

# Daniel Pennac

## Ancien malade des hôpitaux de Paris



folio



COLLECTION FOLIO



Daniel Pennac

Ancien malade  
des hôpitaux  
de Paris

Monologue gesticulatoire

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2012.

*Couverture :*  
*Illustration de Manu Larcenet.*

Daniel Pennac (de son vrai nom Daniel Pennachioni) est né en 1944 à Casablanca, au Maroc. Les lieux d'affectation de son père, militaire, l'amènent, enfant, à séjourner en Allemagne, en Somalie, en Éthiopie, en Indochine. Pensionnaire en France de la cinquième à la terminale, il s'ennuie à mourir et découvre très tôt les plaisirs de la lecture. Sa pratique de lecteur est compatible avec la réputation de cancre qui lui colle à la peau tout au long de sa scolarité. Lire en douce et sans arrêt est une façon de s'ennoblir en désobéissant, de s'ouvrir au monde alors même que votre « indignité scolaire » vous promet les affres de la solitude et de la honte.

En 1969, maîtrise de lettres en poche, Pennac entame vingt-cinq années d'un enseignement enthousiaste consacré aux élèves en difficulté scolaire.

En 1973 paraît *Le service militaire au service de qui ?* (Le Seuil). Pennac y explore les trois mythes véhiculés par le service militaire : l'égalité, la maturité et la virilité sous les drapeaux. Suivent deux romans politico-burlesques écrits en collaboration avec le dissident roumain Tudor Eliad : *Les enfants de Yalta* (Lattès, 1976) et *Père Noël* (Grasset, 1978). Puis vient un séjour de deux années au Brésil d'où l'écrivain tire la matière d'un roman qu'il n'écrira que vingt-trois ans plus tard, *Le dictateur et le hamac* (Gallimard, 2003).

Entre 1985 et 1999, Daniel Pennac crée la célèbre saga de la famille Malaussène, qui paraît aux Éditions Gallimard : *Au bonheur des ogres* (Série Noire, 1985), *La fée carabine* (Série Noire,

1987), *La petite marchande de prose* (prix Inter 1990), *Monsieur Malaussène* (1995), *Des chrétiens et des Maures* (1996), *Aux fruits de la passion* (1999). Tous puissamment contemporains, ces romans sont aussi graves qu'est jubilatoire leur traitement narratif, raison pour laquelle ils passionnent un lectorat d'une grande diversité, tant culturelle, sociologique que générationnelle.

Mais c'est avec *Comme un roman* (Gallimard, 1992) que Pennac atteint à la notoriété internationale. Dans cet essai corrosif et joyeux, il pointe le dégoût qu'engendre chez nombre d'élèves l'enseignement « médico-légal » de la littérature. Il réveille le désir de lire, proclame les « Droits imprescriptibles du lecteur » et réhabilite la lecture à voix haute.

En 1997 paraît *Messieurs les enfants* (Gallimard), fable familiale où une bande d'enfants se trouvent métamorphosés en adultes pendant que leurs parents retournent à l'état d'enfance. Le roman est porté à l'écran par Pierre Boutron.

En 2004 et 2007, les Éditions Hoëbeke publient deux albums de photos, *Les grandes vacances* et *La vie de famille*, résultats de la complicité entre Daniel Pennac et le photographe Robert Doisneau. En 2006, le même éditeur, Hoëbeke, publiera *Nemo par Pennac*, rencontre de l'auteur avec le subtil et mystérieux graffeur des murs parisiens, puis, en 2007, un recueil de dessins de Pennac lui-même, intitulé *Écrire*. L'auteur y croque les différents états d'âme que traverse l'écrivain au travail.

En 2005, Jean-Michel Ribes, au Théâtre du Rond-Point, convainc Daniel Pennac de jouer lui-même son monologue *Merci* (Gallimard, 2004), hilarant soliloque d'un créateur « honoré d'être honoré » pour « l'ensemble de son œuvre ». Le spectacle tournera deux ans. Les deux années suivantes, Pennac met en pratique sa réhabilitation de la lecture à voix haute en lisant au théâtre *Bartleby le scribe*, insolite et poignant chef-d'œuvre d'Herman Melville (Gallimard, Folio Bilingue, 2003, traduction de Pierre Leyris).

Dans *Chagrin d'école* (Gallimard, prix Renaudot 2007), Pennac étudie les ravages que la peur provoque, tant chez les élèves en difficulté que chez leurs parents ou leurs professeurs, et suggère les moyens de remédier à cette cause majeure de l'échec scolaire.

En 2012 paraît *Journal d'un corps* (Gallimard) où Pennac suit l'évolution du corps de son narrateur de treize à quatre-vingt-



sept ans. L'adaptation de ce livre donnera une longue tournée de lecture théâtrale, mise en scène par Clara Bauer. Au début de la même année 2012, Lilo Baur avait mis en scène *Le 6<sup>e</sup> continent* (Gallimard, 2012), fable écologique écrite à partir d'une improvisation collective des acteurs de la troupe.

En marge du roman, Pennac pratique aussi la bande dessinée. *La débauche*, avec Jacques Tardi (Gallimard Futuropolis, 2000), dénonce la vague de licenciements abusifs qui déferle sur nos entreprises dès les débuts de la mondialisation. Suivront, aux Éditions Dargaud, deux exemplaires de Lucky Luke, *Lucky Luke contre Pinkerton* (2010) et *Cavalier seul* (2012), écrits en collaboration avec le romancier Tonino Benacquista et dessinés par Achdé.

Parallèlement à son œuvre pour les adultes, Pennac n'aura cessé d'écrire pour la jeunesse. *Cabot-Caboche* et *L'œil du loup* (Nathan, 1982, 1984), la série des *Kamo* (Gallimard Jeunesse, 1997-2007) et plus récemment *Le roman d'Ernest et Célestine* (Casterman, 2012), porté à l'écran par Benjamin Renner sur un scénario de l'auteur. Daniel Pennac a écrit ce scénario et ce roman en hommage à son amie Monique Martin, alias Gabrielle Vincent (1928-2000), auteure des albums *Ernest et Célestine*, publiés aux Éditions Casterman.

Le 28 mars 2013, la plus ancienne université d'Europe, l'université de Bologne, décerne à Daniel Pennac le titre de docteur honoris causa ès pédagogie. Il prononce en italien sa leçon doctorale d'intronisation, intitulée *Una lezione d'ignoranza* (*Une leçon d'ignorance*).



*À Judith  
et Fabrice Parker*



La médecine est la première des  
maladies héréditaires.

PROFESSEUR GÉRARD GALVAN



– Il y a vingt ans de ça aujourd’hui, monsieur. Une sorte d’anniversaire. Besoin de le raconter à quelqu’un... Vous avez une minute? Vous êtes écrivain à ce qu’on m’a dit. Ça devrait vous intéresser... Non? Si? Après tout, on s’en fout; vous ou un autre... Café?

– ...

– Vingt ans de ça, donc, jour pour jour. J’étais de garde aux urgences du CHU Postel-Couperin. C’était un dimanche et la nuit allait son train d’enfer : accidents domestiques, infections éruptives, suicides avortés, avortements ratés, cuites comateuses, infarctus, épilepsies, embolies pulmonaires, coliques néphrétiques, enfants bouillants comme des assiettes, automobilistes en compote, dealers poinçonnés, clodos cherchant logis, femmes battues et maris repentants, adolescents envapés, adolescentes catatoniques... Les urgences d’un dimanche soir, quoi, et par nuit de pleine lune, qui plus est. Tout ce beau monde

refusait le lundi matin avec les moyens du bord, et moi, comme d'habitude, je piquais, j'obturais, je ponctionnais, je reboutais, je cousais, j'agrafais, je sondais, je méchais, je drainais, je pansais, j'accouchais, il m'arrivait même de prévenir et de dépister ! En un mot, je dispensais. J'étais à moi seul un dispensaire. Je remplaçais Pansard, Verdier, Samuel, Desonge : « On te revaudra ça, Galvan... » « Laissez tomber, les gars, c'est de bon cœur. » (Tous mandarins, aujourd'hui.) Les plus naïfs voyaient en moi un FFI idéaliste, à sept billets par mois et quatre-vingts heures la semaine, au détriment de ma santé, de ma jeunesse, de ma carrière, de ma vie privée. Ah, pardon, définition : FFI, *Faisant Fonction d'Interne*. Ma famille, tous toubibs depuis Molière – la médecine est la première des maladies héréditaires –, me trouvait exemplaire. Mon père m'imaginait en archange terrassant le cancer de la lymphome : « L'hématologie, Gérard, c'est ta voie ! » Je laissais aller l'imagination du père et j'allais de mon côté ; je savais bien que je ne serais jamais l'homme d'une seule spécialité. Ma spécialité à moi, ce serait l'urgence : tous les maux de l'homme, les maux de tous les hommes, autant dire toutes les spécialités. Le champion de la Médecine Interne, voilà ce que je voulais devenir. Vous me direz que c'était une ambition plus qu'honorable... Non ? Si ? Hein ?

– ...

– Eh bien, vous vous trompez, monsieur. En



fait, je ne rêvais qu'à une chose... J'ose à peine vous dire laquelle, tellement c'est... à n'y pas croire! *Je rêvais à ma future carte de visite!* Sans blague, monsieur. Une véritable obsession. Je ne pensais qu'au jour où je pourrais dégainer une carte de visite à faire pâlir tous les amateurs de cartes. C'était ça, au fond, mon grand projet!

Françoise épousait mon ambition et j'allais épouser Françoise. Elle aussi était fille de toubib. À nous deux on comptait en fabriquer quatre ou cinq de mieux. En attendant, Françoise travaillait le design de ma carte. Elle ourlait des anglaises délicates, façon *nrf*: « Il te faut une carte de visite toute simple, Gérard, tu vas monter trop haut pour faire dans le clinquant! » Elle était pour un bristol discret, infiniment respectable, venu de ces temps où le temps ne passait pas : « Voilà ce qu'il te faut, Gérard! » C'est peu dire que je rêvais de cette carte. Dans mon imagination, elle se déployait comme un étendard dont l'ombre effaçait mes collègues et couvrait tout le champ médical.

PROFESSEUR GÉRARD GALVAN

*Médecine Interne*

Un jeune con, en somme. Je n'avais pas encore creusé mes fondations que je me prenais déjà pour ma statue.

Donc, ce fameux dimanche de pleine lune, j'étais de garde au CHU Postel-Couperin à traiter chaque malade comme un échelon. Un coup de pompe ? Ma carte de visite était là pour me donner un coup de fouet. Je m'entraînais en douce à la sortir, sans rire ! Rien dans les mains, rien dans les poches, et hop ! L'honorable bristol entre le médius et l'index : *Professeur Galvan*.

– Allongez-vous, madame. Voilààà.

Et rien d'autre que *médecine interne*.

– Non, mademoiselle, vous avez eu raison de l'amener, c'est sérieux, un panaris ! C'est votre petit frère ? Comment tu t'appelles, bonhomme ?

Une majuscule à *Médecine*, peut-être, et une autre à *Interne*. Voir...

Pendant que je me penche sur un impétigo, Éliane se pointe avec l'habituel motard du péri-phérique. Il a son oreille dans sa poche et son bras dans son sac à dos.

– Chirurgie, Éliane, tout de suite !

Et rien qu'un numéro de téléphone. Sur la carte. Pas d'adresse. Juste le téléphone.

– Prenez bien vos antibiotiques, monsieur Machin. N'arrêtez pas avant la fin, surtout. Éliane, à qui le tour, ma grande ?

– Une crise d'asthme ici, mais ce monsieur là-bas attend depuis longtemps.

Ou le mail, peut-être, oui, c'est mieux, juste le mail. Galvan.medint@hosto.fr.

Voilà, j'avais pris les urgences à neuf heures ce dimanche matin, Fatima avait remplacé Gisèle, Éliane avait pris le relais de Fatima, et, en me dirigeant vers le « monsieur là-bas », je me demandais si un carton Lacermois ne serait tout de même pas plus présentable, pour la pulpe du doigt, qu'un Adventis 12.

Un merdaillon, je vous dis, voilà ce que j'étais.

– Qu'est-ce qui vous amène, monsieur ?

Le monsieur n'avait ni âge ni ambition. Je l'avais repéré du coin de l'œil, depuis un bon moment. Sans défense. Il avait laissé tous les autres urgents le doubler. Ce qui l'amenait ? Il ne se sentait pas très bien.

– Je ne me sens pas très bien.

Le teint était pâle, la voix neutre, le ton las, le profil bas. Il ne se sentait pas très bien. Sans aller trop mal. Le genre qui horripilait Éliane. Elle savait trop qu'on le reverrait. « Bon Dieu, Galvan, c'est un service d'urgence, ici, on n'est pas SOS Machin ! » En me penchant sur le monsieur, j'ai